

Partager ses souvenirs

Le 150^e de la Confédération est une belle occasion de montrer notre fierté pour l'histoire du pays qui nous a vu naître ou qui nous a accueilli récemment.

Les humains font l'histoire en marquant de diverses façons l'époque où ils ont vécu. Au cours d'une vie bien remplie, nos actions ont eu un effet sur notre environnement, sur les personnes qui ont cheminé avec nous. Certains d'entre nous ont laissé des traces de leur passage en terre canadienne. Cependant, pour la grande majorité d'entre nous, ceux qui nous suivront pourront découvrir la richesse de notre vie dans les souvenirs que nous leur laisserons.

Si l'histoire s'écrit avec des documents, l'histoire se raconte avec les souvenirs que nous avons au sujet de tout ce que nous avons vu, vécu ou entendu.

Cette année, le projet de la FAFA « Je me raconte » a justement pour but de nous donner une occasion de partager des souvenirs sur notre arrivée en terre albertaine.

Les textes que nous vous présentons dans cette édition de *L'Éveil* vous feront connaître des auteurs qui ont bien voulu partager de beaux souvenirs de leurs expériences passées.

La récolte

HONORÉ DIEMO

Je suis arrivé au Canada en 2001, plus exactement à Montréal en provenance du Cameroun où je suis né. En tant que francophone, il me semblait que débarquer au Québec allait faciliter mon intégration sur le plan professionnel et social d'ailleurs. Je découvris plus tard que cette première réalité était une illusion.



Né d'une famille nombreuse, mes parents, et plus spécialement mon père, nous ont inculqué le sens du partage, le sens du travail, le sens de la communauté et la fierté de la récolte. Je parle bien de la récolte, car mon père était propriétaire agricole. Il avait des hectares et des hectares de terre qu'il faisait cultiver par plusieurs travailleurs. J'ai grandi dans une ville appelée Loum (pas loin de Douala, la capitale économique du Cameroun) mais mon père avait ses domaines dans une petite ville où il avait construit une grande maison familiale où tout le monde pouvait se retrouver dans la période des vacances. Je me souviens de ces périodes avec émotion et joie, car on aurait pu dire que c'était la fête tous les jours avec les va-et-vient de mes frères, des employés, des amis. Ça bougeait, ça travaillait, ça riait; bref, c'était vivant.

Parmi les sentiments que j'ai gardés au plus profond de moi jusqu'à aujourd'hui, c'était de voir la joie, le bonheur de l'accomplissement et je ne sais pas comment décrire ce sentiment qui pouvait se lire sur le visage de mon père au moment des récoltes. Un jour, il avait tenté de m'expliquer ça, mais je crois que je ne pouvais pas comprendre. Pour lui, ce n'était pas l'argent qu'il pouvait avoir ou l'importance sociale que lui conféraient les biens acquis, mais il disait que c'était l'impact que le fruit de son travail pouvait avoir sur les gens importants pour lui, voulant dire par là les gens de son village, de sa ville, de son pays et de la grande famille; telle était la vision de mon père. À cette époque, comment pouvais-je

comprendre? Aujourd'hui, j'aurais aimé lui dire que j'ai finalement compris, mais malheureusement il n'est plus de ce monde.

Avant mon arrivée au Canada, j'avais commencé une petite entreprise d'exportation de produits agricoles et aidé à la gestion de la plantation agricole de mes parents, ce qui ne m'intéressait pas du tout, mais étant le choix de mes parents je n'avais pas beaucoup de choix. En effet, ce qui m'intéressait c'était autre chose. Ce qui m'intéressait c'était de savoir comment les choses sont fabriquées, le processus et les procédures manufacturières. J'avais l'impression que si j'avais cette connaissance, j'aurais plus de confiance dans ce que je voudrais faire plus tard. Je me référais, par exemple, aux plantations de mon père où il fallait attendre tout le matériel mécanique de l'extérieur. Quand ce matériel arrivait, j'en comprenais vite le mécanisme et c'est comme ça que l'idée d'aller chercher ces connaissances derrière ces mécanismes a vite fait son chemin dans ma tête et s'est concrétisée en 2001 avec mon arrivée au Canada.

Mon arrivée à Montréal, je m'en souviens comme si c'était hier. Le froid, la solitude, la culture, la langue, le rythme rapide de la vie, etc. Tout ça était extrêmement difficile pour le jeune homme que j'étais. À côté de tout ce qui était difficile, j'étais en admiration devant le génie du peuple canadien à pouvoir bâtir et maintenir les routes, les ponts, les gratte-ciels, les métros dans ce climat que j'ai appris à apprivoiser aujourd'hui.

Après avoir tergiversé longtemps sur comment je voulais orienter ma vie professionnelle, une vision s'imposait de plus en plus à moi. Cette vision s'articulait ainsi : une formation qui rencontrerait mes aspirations personnelles, une formation qui allait me permettre d'avoir la sécurité d'un emploi, une formation qui allait me permettre d'impacter la vie des gens autour de moi et qui me sont chers.

En 2003, je fus admis à l'université Laval en génie mécanique. Quel parcours!!! Le rythme de travail était très ardu surtout pour

moi qui devait me mettre à jour dans toutes les matières, car je venais d'un système d'éducation différent. Mais tout cela ce n'était absolument rien comparé à l'excitation des perspectives. Comprendre la méthodologie de fabrication, par exemple, que ça soit des équipements de production manufacturière, d'une machine agricole, tout cela était passionnant pour moi et comprendre combien tout cela était simple l'était davantage.

Aussitôt ma formation d'ingénieur complétée, j'avais commencé à travailler dans différentes compagnies manufacturières au Québec. Mais ces compagnies commencèrent à délocaliser et il me fallait trouver un autre secteur qui offrait une certaine sécurité d'emploi, mais qui cadrerait aussi avec mes projets de vie. La construction en était et en est un pour moi. J'avais commencé à travailler dans la construction au Québec, mais dans les années 2010 tout le monde parlait du boom pétrolier en Alberta, d'importants projets en construction, du manque d'une main-d'œuvre qualifiée. Je ne pouvais juste pas résister à la tentation de venir tenter ma chance en Alberta.

En 2011, me voilà à Edmonton, confiant et prêt à relever le défi. Le marché de l'emploi dans mon secteur était réceptif aux personnes ayant mes qualifications. Les salaires étaient et sont toujours intéressants comparativement au Québec d'où je venais. J'ai travaillé pendant deux ans pour une compagnie de construction, mais aussitôt une autre réalité s'imposa à moi : oui il est vrai que j'avais la sécurité d'un emploi, un emploi très valorisant et qui me donnait une sécurité financière, mais je n'avais pas la satisfaction personnelle autre que le gros chèque que je recevais à chaque deux semaines. En fait, je venais de comprendre qu'il n'y avait pas de façon d'arriver à cette satisfaction en étant employé et bâtir mon projet de vie. L'idée de créer ma propre compagnie devenait pressante, pour lui conférer ma vision, pour me donner les moyens de voir l'impact de mes efforts sur mon environnement. À ce moment-là, j'avais compris la vision de mon père, lui qui ne pouvait pas se satisfaire de tout l'argent provenant de ses plantations agricoles, mais qui était plutôt exalté par l'impact que ces récoltes avaient sur les gens de sa communauté. Cela signifiait qu'ils allaient pouvoir envoyer leurs enfants à l'école, allaient pouvoir se soigner, qu'ils allaient améliorer leur vie grâce à ses efforts.

C'est dans cette foulée que KAMIT GROUP est né en 2014. Nous sommes basés à Edmonton et avons fêté nos trois ans d'existence. Parler de ces trois dernières prendrait tout un livre, tellement j'aurais des choses à raconter. Je m'en tiendrai à l'essentiel.

Commencer une compagnie est quelque chose de contraignant, exige beaucoup d'heures de travail et est risqué, particulièrement dans le cas de KAMIT GROUP qui, aussitôt après sa création, a vécu la crise pétrolière qui a frappé l'Alberta. Ce fut très difficile pour toute la province à plus forte raison pour une jeune compagnie d'ingénierie composée juste de deux personnes. Il y eut des nuits d'insomnie, des journées de plus de 14 heures de travail, il y eut des moments d'espoir, plein de moments de désespoir, mais jamais je n'ai remis en question ma décision d'avoir créé KAMIT GROUP.

Avec le temps, KAMIT a grandi en ressources humaines et financières. De deux personnes nous sommes passés à 14 personnes et j'ose espérer que nous allons continuer. Nous avons grandi de cette expérience et une des choses les plus importantes que j'ai apprises, c'est que le cœur d'une compagnie, c'est les gens qui la composent. Sans mes collègues, KAMIT serait histoire du passé. Ce constat m'a emmené à un autre qui est celui de la vision de mon père : l'impact de son travail sur son environnement, sur les gens qui l'entouraient, les gens qui l'aimaient. Aujourd'hui, mes collègues sont devenus comme ma famille, je ne me vois pas sans eux; en fait, KAMIT, c'est eux.

Aujourd'hui, je suis père de deux enfants et je suis conscient que je viens de la minorité visible (même si dans ma profession cela n'est pas si important, ce qui importe ce sont les compétences, la qualité des services qu'on offre et surtout à quel prix!!!) J'ai envie de dire à mes enfants, surtout aux jeunes qui voudraient se lancer dans l'entrepreneuriat, que ça prend un rêve pour commencer. Ça prend aussi une volonté de fer pour continuer et la seule motivation ne devrait pas être pécuniaire; il faudrait qu'il y ait quelque chose de plus grand, de plus profond.

Marie Beaupré

Marie (Cimon) Beaupré, originaire de la Rivière la Paix, a passé quarante ans de sa vie à faire de la généalogie. Plus souvent qu'autrement, c'est de la généalogie des autres dont elle s'est occupée. Tout a commencé dans sa famille quand elle a entendu des récits de la famille de son père et celle de sa mère.

Après avoir fait la généalogie de la famille Cimon et de la famille Beaupré, Marie a fait de la recherche sur un grand nombre de familles canadiennes-française de l'Alberta.

Ses efforts ont porté fruit. Au fil des ans, elle a compilé un dictionnaire généalogique franco-ouest de 40 000 pages. Le 25 février dernier, elle a présenté l'ensemble de ses recherches aux membres de la Société généalogique du Nord-Ouest. Une trentaine de personnes étaient à la rencontre.

Comme c'est l'année du 150^e anniversaire de la Confédération, madame Beaupré a pensé léguer l'ensemble de son travail aux Canadiens qui s'intéressent à l'histoire et à la généalogie des familles canadiennes-françaises d'ici. Elle a présenté au gouvernement canadien une copie de la documentation qu'elle a amassée et elle souhaite ardemment que son travail serve à plus de monde possible. Elle espère que la Bibliothèque et Archives Canada pourra prochainement rendre accessible cette mine d'information sur nos familles.

Merci, Marie, pour ce bel héritage.

Éloi DeGrâce



Marie Beaupré lors de sa conférence à la SGNO en février dernier.



Maurice et François, 5 mois
Automne 1963



Fin de l'hiver 1964 au chantier de Cecil Lake
Hélène Allard, 3 ans et demi

Mes trois hivers dans les chantiers

ODILE ALLARD

En novembre 1963, pour la première fois de ma vie, je suivais Maurice, mon époux, dans le chantier situé à environ 100 kilomètres au nord-est de Fort St-John en Colombie canadienne. Il conduirait un tracteur à chenilles. Son travail consistait à piler les arbres bûchés.

Nous étions mariés depuis août 1960. Je préférais cette situation plutôt que de rester seule à la maison sans auto ni téléphone avec deux enfants, Hélène, alors âgée de deux ans et François, quatre mois. Maurice devait s'éloigner afin de gagner notre subsistance, car la ferme ne suffirait pas.

Dans ce chantier, il y avait de petits shacks où nous pouvions nous installer. Nous devions apporter la cuisinière à gaz propane, la laveuse à tordeur, nos matelas, nos couvertures, la machine à coudre, la nourriture, le linge, la vaisselle, une fournaise à l'huile. Tout ce bagage devait entrer dans la boîte d'un camion d'une demi-tonne. Il y avait un siège banquette à l'avant pour les quatre personnes, pas de sièges spéciaux pour les enfants, ni de ceintures pour les adultes dans ce temps-là.

Cette première année, nous étions partis seulement à la fin de novembre et nous sommes revenus à la fin de mars 1964.

Dans le shack, il fallait se contenter du strict nécessaire. Pas d'eau courante, un baril de 45 gallons trônait près du poêle. Maurice le remplissait de neige chaque soir pour qu'elle fonde durant la nuit. Une fournaise à l'huile gardait notre petite maison de

deux appartements au chaud, une cuisine et une chambre à coucher. Pas de salle de bain, ni douche, une « catherine » ou pot de chambre avec un couvercle servait de toilette que nous vidions tous les jours dans le bois.

Je cuisinais pour notre petite famille principalement de l'original, parfois un poulet, un peu de porc, des légumes qui se conservent bien : patates, carottes, navets et quelques boîtes de conserve de fèves, de pois et des tomates, des galettes à la mélasse et des beignes avec un peu de confiture et du miel afin de satisfaire les becs sucrés.

Dans mes temps libres, je cousais mes vêtements et ceux des enfants dans du linge donné que je défaisais, lavais et réparais. Avec le recul, je me rends compte que nous pratiquions la simplicité volontaire. Vraiment, nous ne manquions de rien et nous étions heureux d'être ensemble.

La deuxième année, soit l'hiver 1964-65, nous y sommes retournés. Partis un peu plus tôt en novembre, nous sommes revenus passer Noël à St-Isidore. Mais, à la fin de février, j'ai quitté le chantier avec les enfants et nous sommes allés demeurer chez mes parents, Henri et Angèle Monfette, car j'étais enceinte de notre troisième bébé. Ça n'aurait pas été sage de rester dans le chantier, loin des hôpitaux et sans moyen de communication. Ce n'était pas prudent non plus que nous restions seuls dans notre petite maison sans auto ni moyen de communication.

Le 27 mars 1965 naissait Pierre. Ce sont les voisins de mes parents, Robert et Pierrette Robert, qui m'ont conduite à l'hôpital car mon père était au travail. Ma mère s'est occupée des deux autres enfants et Maurice est revenu du chantier au début d'avril à temps pour venir nous chercher à l'hôpital et nous ramener tous à la maison.

La troisième année, à l'automne 1965, nous sommes repartis, mon époux et moi avec nos trois enfants, Hélène quatre ans, François deux ans, et Pierre, huit mois, au même chantier, vivant de la même manière que les deux hivers précédents.

Le petit dernier a eu un peu de difficulté à s'adapter à ce nouvel univers qu'il ne connaissait pas. Il ne voulait voir personne. Une dame m'avait offert de s'en occuper la première journée que nous sommes arrivés afin de me permettre de compléter notre installation au plus vite. Il a tellement pleuré qu'elle a dû me le ramener presque aussitôt. Il se sentait confortable seulement dans mes bras ou dans sa couchette avec ses couvertures.

Nous sommes venus passer Noël avec la parenté à St-Isidore et nous étions de retour chez nous pour de bon à la fin de mars.

Ce fut une belle et différente expérience que je ne regrette pas. Les hivers suivants, Maurice est retourné travailler dans les chantiers, mais je suis restée à la maison avec les enfants.

Mon arrivée en Alberta

ODETTE DIONNE

Moi zombie? Pas mon intention...

Depuis que je suis toute petite, je savais que le Québec n'était pas pour moi. Je ne m'y sentais pas bien. Je n'étais pas à ma place. Mais que voulez-vous, à cinq ans... Puis vint un jour, j'ai fait la rencontre d'un voyageur qui m'a fait découvrir... heu, non, je dirais plutôt qu'à son contact, j'ai vécu le respect, la gentillesse, la pensée, l'exploration des idées. J'étais libre...

Ce voyageur, je l'ai rencontré en 1973. Le 1^{er} décembre 1973, rue Sherbrooke à Montréal. Je venais de sortir de mon travail de téléphoniste au Holiday Inn. C'était les années 1970 au Québec, les années de la révolution tranquille. Lui venait du Maroc. J'avais 20 ans; il en avait 23-24. Il avait découvert l'indépendance des femmes à Montréal, ville cosmopolite, où ça bougeait énormément... influencée par les mouvements en marche telles les hippies, les granola, le système d'éducation en changement, le droit de voter et de changer les choses; on vivait comme s'il n'y avait pas de lendemain. Ouais, combien de fois a-t-on changé le monde?

Moi, les cheveux à la taille, et d'un naturel plutôt tranquille, j'étais cependant curieuse et assez indépendante. Au dire de mes amis : plutôt aventureuse et... quelqu'un qui « faisait » des choses! Mais bon, voici un pan de mon histoire tiré de ce voyage au long cours qui continue toujours : celle de mon arrivée en Alberta.

Août 1976 : enfin, mes deux semaines de vacances! La première, au parc de la Vérendrye au nord de Montréal avec mon copain, Wayne Watters. La deuxième, à Edmonton. Question d'aller rendre visite à mon voyageur qui me vantait les mérites de l'Ouest canadien. J'avoue qu'alors je m'intéressais beaucoup plus à l'Europe qu'à l'Ouest canadien.

Quelque chose de ce voyage me chicotait l'esprit, mais je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus. Je me décide. J'hypothèque une semaine de vacances de l'année suivante pour vérifier mon sentiment. C'est aussi avril à Edmonton.

Mon voyage : la même joie de vivre avec encore une fois zéro migraine. Oui, zéro malaise. Wow, c'est merveilleux! J'ai vu plein de films, des musées et j'ai rencontré Allan Davies, un Québécois de Sherbrooke qui travaillait au décor pour les théâtres. J'avais eu de très belles vacances! C'est au retour, durant l'escale à Toronto, que je me suis rendu compte que je n'avais pas été malade car, encore une fois, aussitôt

les portes ouvertes, l'humidité et la chaleur m'ont tout de suite agressée; je commençais à sentir mon cerveau se compresser et la nausée monter, ce qui indiquait, en général, qu'une migraine et des vomissements étaient imminents. Je ne sais pas ce qui fait la différence Edmonton et Montréal mais mon idée est faite : je déménage.

Une migraine? C'était souvent un mal de tête lancinant et lacérant accompagné de nausées qui me faisait vomir au moins pendant une journée complète. En fait, ce qu'on ne savait pas à l'époque, c'est que mes migraines étaient surtout causées par les changements de pression barométrique... pas qu'il n'y en avait pas à Edmonton, mais c'était beaucoup moins fréquent qu'au Québec. Au moins à Edmonton, j'étais capable de respirer. La décision avait été facile. Je suis allée voir mon patron le surlendemain de mon retour : « Au 1^{er} juillet, vous ne me verrez plus! » J'avais deux mois pour me préparer.

Je travaillais alors à la maison-mère d'Electrolux, marque déposée de balayeuses électriques très reconnues au pays. Quand tu possédais une Electrolux, ça voulait tout dire! J'étais à la tête du département « Input Output Control » avec ses deux employées : Sylvie et moi. Nous vérifions tous ce qui sortait de ces immenses ordinateurs afin de s'assurer qu'il n'y ait pas d'erreurs et que les vendeurs étaient payés pour chacune de leurs ventes. Ma région était... l'Ouest canadien. Hey, hey, il ne faut rien en conclure, croyez-moi, ce n'est qu'une simple coïncidence!

À l'annonce de mon départ, on m'a dit que malheureusement, il n'y avait aucune ouverture dans les succursales d'Edmonton et qu'on ne pouvait pas m'offrir un transfert auquel j'avais droit, car j'étais depuis plus d'un an avec la compagnie soit d'octobre 1975 à juin 1977.

J'ignorais alors que les compagnies pouvaient offrir des transferts d'une région à une autre. Dans le fond, ça m'était égal. Je ne voyais aucun problème à simplement me rendre dans cette nouvelle ville que j'avais commencé à apprivoiser. D'ailleurs, je connaissais déjà Allan qui travaillait au théâtre Citadel. Othmane était parti en mai explorer Vancouver. Mon plan : deux mois pour explorer les possibilités et les besoins du moment, à me faire de nouveaux amis. Après tout, à la mi-vingtaine, flexible et femme de plusieurs talents, il n'y avait rien à mon épreuve.

En passant, j'avais dit à mes parents et amis que je partais à l'essai pour un an et

qu'après je verrais. Mais mon idée était faite; si je pouvais vivre autrement qu'en étant zombie, j'étais prenante et c'est là que je ferais ma vie.

J'avais mon propre logis depuis deux ans à Hochelaga-Maisonneuve : en fait c'était deux 4 ½ au deuxième étage d'une maison cachée derrière d'autres maisons en rangée reliés par une porte intérieure qui unissait les salles de bain de chaque côté. On ne pouvait pas la voir de la rue; j'avais une vue sur les trois étages arrière du bloc à loyer ayant devant sur rue. Il fallait passer par un petit tunnel pour se rendre chez moi. Je partageais ce logis avec Lynda qui avait emménagé avec moi trois mois auparavant. Lynda, une Gaspésienne de Maria, avec Bendwell comme nom de famille, ne parlait que le français. Rencontrée au Cégep, elle étudiait en vue de devenir une psy; j'étais son cobaye.

Mon bail se terminant à la fin de juin, je passai trois jours chez Lynda qui s'était trouvé un logis à Verdun. C'est donc naturellement chez Lynda que j'ai pu entreposer des boîtes pleines de mes trésors qui me seraient envoyées à un moment donné. Heureusement qu'elle avait une très grande dépense! Serge Sullà, un copain du Cégep, était venu passer la dernière soirée avec moi pour m'accompagner à l'aéroport. On dormit sur d'énormes coussins que j'avais confectionnés, car il n'y avait qu'une chambre à coucher chez Lynda. Tôt le lendemain matin, nous avons pris l'autobus vers l'aéroport. L'avion partait à 9 h. Je n'apportais avec moi que mon sac à dos auquel étaient attachées mes grandes poupées (le « lumberjack », l'écolier et un chien : mes créations) et un Minou bien en vie dans mes bras. J'avais 24 ans et toute la vie devant moi.

Wayne avait choisi de rester à Montréal et de déménager dans le sous-bassement chez son père. Aucun emploi ne m'attendait, aucun autre copain. C'était arrangé : Serge venait me reconduire à l'avion et Allan viendrait me chercher.

Mon exploration d'une nouvelle vie m'a amenée vers le théâtre, au cours de conduite, à la récolte du miel à la campagne, au monde des hommes avec son boom économique et les parties de maison, à la tranquillité d'Edmonton, et ... au travail. On n'avait pas à chercher un travail à Edmonton, le travail nous trouvait!

On m'a parfois demandé comment une fille seule pouvait déménager toute seule dans une ville comme Edmonton sans chum et sans emploi qui l'attend alors qu'on est au milieu des années 1970. Je trouvais un peu

intrigante cette question, car je ne faisais que vivre ce qui s'offrait à moi.

Je suis née dans un monde d'hommes : la seule fille au milieu de cinq garçons... née après trois garçons; je serais une «sage» au dire d'une amie de Kinshasa. Au registre civil de la ville de Montréal, je suis la seule fille enregistrée en plein centre de 38 garçons cette année-là; puis il y a les garçons de mon entourage; et les 200 travailleurs du CNR qui descendaient ma rue en rang de quatre tous les matins. Vraiment, je suis née dans un monde d'hommes!

On a failli être une famille bilingue, mais pas de chance de ce côté. Mon père avait 17 ans quand son père est décédé. Voyez-vous, pour faire une histoire courte, mon père a été élevé en parlant anglais à son père et français à sa mère. Mon grand-père avait émigré aux États-Unis alors qu'il n'avait que deux ans. À savoir si l'un ou l'autre des grands-parents parlaient la langue de l'autre, ça, on ne le saura jamais. Tout ce qu'on sait, c'est que si les enfants ne leur parlaient pas dans la bonne langue, ils ne répondaient tout simplement pas.

J'ai été élevée dans le joual et j'ai appris le français à l'école. Quant à l'anglais, on commençait à l'apprendre en quatrième année. J'habitais le quartier Pointe-Saint-Charles composé moitié-moitié de Canadiens-Français et d'Irlandais et d'une autre moitié de nationalités de tous genres. On parlait chacun sa langue et on se comprenait. On s'attendait à ce que l'anglais me vienne facilement... surtout que j'étais première de classe! Bien non, la réalité fait parfois les choses différemment! Vraiment, j'ai commencé à parler français à quatre ans. L'espagnol, à 17 ans. L'anglais, à 18 ans.

Et si je vous racontais sur quelles bases on m'a engagée à Electrolux? J'avais une de mes migraines quand je suis allée passer l'entrevue qui s'est bien déroulée. On teste mon anglais : des questions fermées auxquelles je répons par des « mmm, mmm » ou des « han, han ». Satisfaits de mes réponses, j'ai tout de suite eu un entretien avec le grand patron, que tout Electrolux savait être un anglophone invétéré! L'entretien commence en anglais bien sûr. L'entretien se termine... en français. Le lundi suivant, je commence mon nouveau travail.

Quand mon patron immédiat a quitté, je l'ai remplacé. Mon nouveau patron, car je monte dans la hiérarchie, ignorait si je parlais

anglais ou non. On disait : « Les Américains sont satisfaits. Elle doit faire l'affaire. » De 1975 à 1977, toute la correspondance se passait surtout en anglais sauf... pour moi qui privilégiais le français... même avec les provinces de l'Ouest!

Personne ne semblait s'inquiéter de mon départ. On disait : « C'est Odette. Elle l'a décidé. Elle va le faire. » Je sais toutefois que ma décision a attristé mon père qui m'a toujours encouragée à être ma propre personne. Mes amis me demandaient s'il était possible que je continue les activités que j'aimais comme la marche, la couture, les spectacles de tous genres. Je répondais en crânant un peu : « Il y a sûrement une section d'activités gratuites dans leur journal. »

Était-ce conventionnel pour une jeune femme au milieu des années 1970 d'envisager un tel changement de vie? La réponse rapide est non, mais pour moi, ce n'était pas un changement de vie; c'était une amélioration de ma qualité de vie. Rappelons-nous que le Québec était en plein changement avec sa révolution tranquille. Bien qu'originaire du quartier ouvrier de Pointe Saint-Charles, j'avais eu la chance de faire des études classiques malgré l'opposition de ma mère. La mentalité du temps variait avec les différentes générations.

J'étais considérée comme une libre-penseuse et indépendante. Je faisais ce que je considérais être bien pour moi ou encore j'explorais ce qui m'intéressait peu importe ce qu'on en pensait. Mon entourage le savait et le respectait même s'il n'était pas toujours en accord avec moi. Mes amis de l'époque disaient de moi avec admiration : « Odette, elle en fait des affaires! »

J'avais compris qu'on avait tous des choix à faire, peu importe notre genre. Ayant été élevée avec plein de garçons, et ayant fait mes études classiques, j'avais appris à penser autrement; c'est-à-dire à trouver des solutions à l'aide de remue-méninges un peu comme un explorateur, à ne me mettre aucune entrave comme un artiste, à analyser et à prendre des décisions comme un juge et à les appliquer comme un scientifique. De mon père, je retiens ceci : il me disait « Peu importe ce qu'on

te dit, c'est toi qui prends ta décision » et j'ajoutais : « et c'est moi qui en assume les conséquences ». Ce sur quoi il souriait.

Au revoir Montréal, Edmonton m'attend!

Lundi 4 juillet 1977, 16 heures, heure des Rocheuses. La porte de l'avion s'ouvre : une vue sur la piste d'atterrissage. Un beau soleil de fin d'après-midi.

« Welcome to Edmonton! »

Quel accueil! Minou avait aussi passé un très bon vol. Les hôtes de l'air et quelques employés me l'avaient confirmé lors de l'arrêt à Winnipeg; ils avaient pris le temps de jouer avec lui et de lui donner un peu d'eau. Allan était là pour m'accueillir avec Minou, mes poupées et un sourire confiant. J'étais vraiment contente de le revoir.

L'Edmonton d'il y a 40 ans était, à mes yeux, une ville un tantinet plus grande qu'un village de bonne taille, mais avec les commodités d'une grande ville. Beaucoup d'hommes seuls venus à cause du boom économique. Difficile de rentrer en contact avec les familles d'ici. Je ne voyais pas de communauté francophone bien que j'en ai entendu parler. Je voyais bien une centaine de personnes aux pièces de théâtre du Théâtre français d'Edmonton, mais à l'entracte, je n'entendais que de l'anglais.

J'ai fêté 40 ans de vie à Edmonton le 4 août 2017. La ville continue de grandir et moi aussi.



Un appel vers l'Ouest canadien

VÉRONIQUE GUIMOND-LAVOIE

C'est en 1949, âgé de 55 ans, que mon grand-père, Pierre Guimond, et ses trois fils aînés, mon père, Eugène (25 ans), et deux de mes oncles, Bertrand (23 ans) et Tony (21 ans), ont quitté leur ferme à Saint-François-Xavier-des-Hauteurs, comté de Rimouski (Québec), pour venir explorer des nouvelles pistes d'emploi dans l'Ouest canadien. Malgré le succès que mon grand-père Pierre avait comme contracteur depuis l'âge de seize ans en travaillant dans les chantiers pour les « Price Bros. », leur petit coin de terre situé sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent et à 50 km de la ville de Rimouski ne fournissait plus les besoins grandissant que demandait une si grande famille. Comme mon père décrivait si bien cet endroit avec son langage imagé! « Nous avons une belle vue, on voyait les trois clochers d'églises de toutes les paroisses environnantes, mais nous n'avions pas grand-chose à manger et les chiens jappaient après la lune pour avoir une galette! »

Mon grand-père découvrait les possibilités interminables pour sa grande famille de venir s'établir dans la région de Rivière-la-paix, et plus précisément à Nampa en Alberta. Eugène et Tony retournèrent au Québec pour faire les préparatifs pour le grand déménagement. Six mois plus tard, en mai 1950, ma mère, Gilberte Anctil (dit St-Jean) et mes deux sœurs, Francine et Claudette, sont venues rejoindre mon père, ainsi que mon oncle Elzéar Guimond et tante Jeannette et leurs enfants, Reno et Colette.

La première des Guimond née dans l'Ouest, je suis venue au monde à l'hôpital de Peace River en octobre 1951. Mon frère Nelson suivit en 1954, mes deux frères jumeaux, Réjean et Serge en 1956, ma petite sœur Brigitte en 1959 et mon petit frère Franklin en 1967. Ce dernier nous a laissés tragiquement après avoir été atteint d'une grave maladie en 1992. Ma grand-mère, Marie-Anne Dubé ainsi que ses autres enfants : Jeanne D'Arc, Arthé, Marc, Yvon, Raymond, Pierrette et Jean-Charles suivirent encore plus tard, en juin 1953.

La famille de Pierre et Marie-Anne Guimond était propriétaire d'équipements consistant d'un ancien tracteur Cletrac et d'un Caterpillar D7. Ils avaient aussi deux bons opérateurs, Eugène et Bertrand, qui s'avérèrent un grand atout pour eux. Éventuellement, ils formèrent une compagnie : « Guimond Bros. » afin de défricher des chemins pour les compagnies de pétrole, (des cut lines), défricher du terrain pour la Société des Compagnons, ainsi que creuser des sous-sols pour les familles venues coloniser St-Isidore. Parmi eux, Paul et Rose Lavoie qui sont, dans la vraisemblance des événements de la vie, devenus mes beaux-parents. À ce moment-là, j'avais seulement le tendre âge de deux ans et j'étais loin de me soucier de ce qui adviendrait de ma vie 20 ans plus tard.

Préférant, l'industrie forestière aux terres agricoles, mon grand-père ne tarda pas de déplacer sa famille encore une fois de plus à Hinton, en 1956. Vivant dans des camps pour continuer ce travail acharné, les enfants se retrouvaient dans des lieux austères par rapport à leur éducation. Pensant prendre une bonne décision, mes parents ainsi que toutes mes tantes et mes oncles décidèrent d'envoyer toute la potée d'enfants au couvent de McLennan pour quatre ans et ensuite au couvent de Morinville pour un autre trois ans. Ce furent des années difficiles pour nous les enfants, puisque nos parents, nous les voyions seulement deux fois par an et un ennui indescriptible s'installa parmi nous. Parcourir 500 km sur des chemins de gravelle ne facilitait pas les choses. Malgré cela, on peut dire que nous avons bien appris nos leçons, sortant de là avec une éducation de qualité, malgré l'environnement sévère et discipliné que les religieuses considéraient essentiel au bon développement et à la croissance de l'enfant.

En 1965-1967, je poursuis mon éducation en fréquentant l'école publique Harry Collinge High de Hinton. C'était le choc culturel total et à mon avis, les enseignants laissaient beaucoup à désirer sur le plan d'une bonne formation pour les élèves. Incapable de supporter ces circonstances de vie et ne trouvant plus ma place parmi mes frères et sœurs, je décide de suivre ma sœur Claudette à Edmonton quand elle est acceptée pour aller à l'université en 1967. Ayant encore deux ans de secondaire à terminer et suivant l'avis de mon oncle, l'abbé Raymond, je m'inscris à l'école Austin O'Brien High et je demeure dans une des résidences désignées pour les filles du Collège Saint-Jean. C'est à ce moment que je rencontre et me fais plein de bons et bonnes ami(e)s. Mes parents étaient trop occupés pour se soucier de moi et avaient complètement confiance en moi, sachant que j'étais responsable et capable de m'occuper de moi-même.

Mon premier boulot à la bibliothèque municipale de la ville d'Edmonton me permet d'amasser assez de fric pour me rendre en Europe à l'âge de 18 ans. Le parcours de 10 différents pays visités dans l'espace d'un peu plus de quatre mois me procura plein d'aventures et de merveilleuses et magnifiques découvertes. Je suis enchantée par la richesse de l'histoire, la culture, les arts, la cuisine. Que ce soit en France, en Allemagne, en Angleterre, en Écosse, en Belgique, en Hollande, en Italie, en Espagne, en Yougoslavie ou en Grèce, chaque cuisine est unique et variée. Ça y est, j'ai la pique du voyage! Animée par la soif de connaissances et de nouvelles expériences, je ne gaspille pas de temps à me gagner d'autres sous pour retourner à Val D'Isère, en France, pour travailler davantage et vraiment connaître plus profondément les racines de mes ancêtres.

C'est alors, durant ce dernier séjour en France en 1972, que je rencontre mon futur mari, Rénaud Lavoie. Quelle surprise d'apprendre qu'il demeure à St-Isidore en Alberta! C'est à mon retour au Canada que nous continuons à nous fréquenter et en octobre 1974 nous nous sommes mariés à l'église de Hinton. Cette célébration de notre mariage était vraiment la grande fête. Plein de gens que je connaissais à peine sont venus de St-Isidore, mais ils étaient déjà familiers avec ma famille grâce au travail fait pour eux par mon père et mon oncle dans les années 1950. Ma parenté et nos ami(e)s de Hinton et d'Edmonton ont aussi assisté et par après disaient souvent comment c'était une occasion mémorable pour tous. Trois orchestres de musique pour faire la danse fit que la fête continua jusqu'aux petites heures du matin.

Par la suite, je déménage au village de St-Isidore. Nous avons eu trois beaux, extraordinaires et talentueux enfants : Danielle, née en 1975, Joël, né en 1976 et Jean-Pierre, né en 1981. Je les considère tous les trois comme des cadeaux du ciel. Quelle chance j'ai eue d'avoir mis au monde ces trésors, qui à leur tour sont d'une valeur inestimable pour leur communauté respective où ils travaillent tous dans des écoles francophones.

En 1982, nous décidons d'acheter la ferme paternelle de Paul et Rose Lavoie, les parents de mon mari. Juste quelques années après, en 1984, mon beau-père Paul Lavoie décède d'une crise de cœur et Rénaud se retrouve seul à cultiver la terre. Quel apprentissage pour moi! Je dois vite apprendre à être une vraie femme de cultivateur. Heureusement, Rose, ma belle-mère, m'encourage. Elle sait que c'est primordial à notre survie sur la ferme que j'apprenne à opérer ces machineries, à faire sécher le grain, ainsi de suite. Il n'y a pas de temps à perdre quand c'est le temps des semences et des récoltes. Même si je travaille à l'extérieur, je prends le temps qu'il faut pour aider autant que je peux à la ferme.

Pour garder la vie captivante et variée, je participe beaucoup aux activités de la communauté. En 1978, une bonne amie, Hélène Lavoie, me demande si je serais intéressée à monter une troupe de danses folkloriques pour célébrer le 25^e anniversaire de St-Isidore. Ayant toujours aimé la danse, j'accepte avec enthousiasme. Je m'aperçois vite que cette petite communauté francophone dans le nord de l'Alberta est unique et pleine d'opportunités. Si tu veux faire partie d'une communauté vivante, tu dois participer et y mettre le paquet, sinon tu risques l'ennui que je ne pouvais pas tolérer. Alors les années filent et je m'implique à plusieurs niveaux : conseillère de la commission scolaire 5054 pendant sept ans afin d'établir une école francophone dans la région de Rivière-la-paix, secrétaire de la Coop de St-Isidore et la Société des Compagnons, présidente de l'Alliance féminine, animatrice pendant deux ans de la petite jardinière pour les petits de trois et quatre ans, animatrice pour le groupe de danses de jeunes de Plein Soleil, conseillère pour le Comité culturel et le Carnaval de St-Isidore, le conseil de pastorale, le développement de St-Isidore, la Coop Habitation, employée pendant 15 ans pour l'école de Glenmary à Peace River comme assistante à l'enseignement, bibliothécaire pour les derniers cinq ans, coordonnatrice pour les services d'appui pour les familles (Family Community Support Services) pendant neuf ans, ainsi que travailler pour la bibliothèque de St-Isidore à temps partiel depuis 2001.

En décembre 2016, je prends ma retraite en envisageant de vivre pleinement et profiter de ce temps libre pour finalement concrétiser des projets mis de côté et passer du temps de qualité avec mon mari, mes enfants et mes trois petits-enfants : Camille (16 ans), Caleb (13 ans), Janique (10 ans), enfants de (Danielle Lavoie et Gilles Dumont de Bonnyville) et, comme de raison, tous mes bons et bonnes ami(e)s faits au courant de ma vie. L'histoire se continue...

J'aimerais terminer en partageant un extrait de la chanson « Le Chemin » de Joël Lavoie :

*Les ruisseaux qui coulent
La vie qui roule
On n'arrive jamais à la fin du chemin
Qui tourne et qui tourne
(Refrain) La vie qui me fait marcher
Le monde qui me fait pousser
L'amour qui me fait continuer
Mon âme qui me fait chanter*



De gauche à droite
Arrière : Réjean, Nelson, Serge, Véronique
Centre : Brigitte, Gilberte, Eugène (avec Franklin)
Avant : Francine (g) et Claudette (d)
c. 1969



Merci!

Je veux écrire ce petit mot pour vous remercier pour les dons reçus à l'occasion de notre campagne de financement 2017.

Chaque don est important pour nous et il vient soutenir les efforts quotidiens de notre personnel et de nos bénévoles surtout au temps des Jeux Franco+. En effet, les revenus de notre fonds favorisent la participation d'un plus grand nombre d'aînés des régions éloignées aux activités des Jeux Franco+.

Je suis touché par votre gentillesse et votre générosité.

Éloi DeGrâce

Responsable de la collecte de fonds



Thérèse Beaudoin 1926-2017

Thérèse Beaudoin, une fière Franco-Albertaine, était originaire de St-Edouard. Elle est décédée tout récemment à Edmonton. Nous nous souviendrons d'elle tout spécialement pour son engagement dans les activités de la Fédération des aînés franco-albertains. Elle a été chargée de préparer le programme de dix congrès annuels et s'est occupée de la publication de notre bulletin d'information (aujourd'hui remplacé par L'Éveil) de 1996 à 2008. En 2003, elle avait été choisie l'aînée de l'année.

Dès son arrivée au Centre de santé St-Thomas en septembre 2007 jusqu'en 2015, elle a joué un grand rôle dans l'organisation des activités du Club socio-culturel. Thérèse a fait partie de la Chorale Mélodie d'Amour et a joué dans de nombreuses pièces de théâtre pour aînés.

Nous n'oublierons pas le dévouement de Thérèse et son grand intérêt pour la cause des aînés.

Éloi DeGrâce

Thérèse reçoit le prix aînée de l'année 2003 des mains de la présidente Thérèse Conway.



Nouvelles du Club de l'aurore de Bonnyville

Après un bel été, le Club de l'aurore de Bonnyville a repris ses fonctions le 29 août avec une réunion de l'exécutif pour planifier les premiers mois d'activités.

Le 10 septembre, trente-sept membres se sont réunis au chalet de Fleurette Hamel, un endroit apprécié de tous.

Nous remercions le gouvernement du Canada pour la subvention qui a permis à 23 membres du club de se rendre à Stettler pour une excursion sur le train du Alberta Prairie Railway. Il s'agissait d'un voyage dans un vieux train tiré par une locomotive à vapeur avec son sifflet distinctif. C'était un beau retour à nous souvenirs de jeunesse. Ce fut une très belle journée ensoleillée et nous avons de beaux paysages d'automne. Malgré la distance à parcourir, tous ont bien aimé la sortie.

Le mois d'octobre s'annonce très occupé. Le 3 octobre, 14 membres ont commencé le programme « Marche vers le futur », des activités physiques qui visent à renforcer les jambes, à améliorer la flexibilité et l'équilibre. Le programme s'étendra jusqu'au 18 décembre. Le programme a été développé par l'Université d'Ottawa et est présenté en collaboration avec la Fédération des sports francophones de l'Alberta.

Nos activités régulières continuent, soit nos soupers mensuels suivis par des parties de cartes ou un film.

Fafa

8627, rue Marie-Anne-Gaboury (91 St.), bureau 112
Edmonton AB T6C 3N1

Courriel : bureau@fafalta.ca
Site Web : www.fafalta.ca